



HAL
open science

La misogynie, norme cachée des amours clandestines

Marie-Carmen Garcia

► **To cite this version:**

Marie-Carmen Garcia. La misogynie, norme cachée des amours clandestines . Misogynie. Enjeux politiques et culturels, PUPPA, 2016. halshs-01455407

HAL Id: halshs-01455407

<https://shs.hal.science/halshs-01455407>

Submitted on 9 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La misogynie, norme cachée des amours clandestines

Marie-Carmen Garcia

« Je rêvais depuis longtemps d'avoir une relation comme celle-ci [l'enquête fait référence à une complicité aussi bien intellectuelle que sexuelle] avec une femme comme Gloria [sa maîtresse¹] mais je ne pensais pas que cela pourrait réellement arriver, je ne voyais pas ce qu'une femme comme elle pourrait me trouver pour accepter une relation cachée avec moi » (Christophe, 48 ans, père employé, mère employée, cadre supérieur, deux enfants, marié depuis plus de vingt ans, printemps 2013). Avoir une amoureuse clandestine satisfaisante du point de vue sentimental et sexuel sans mettre fin à son couple officiel représente pour Christophe, comme pour nombre d'hommes dans sa situation, un bonheur inespéré. Cependant cette vision idyllique de l'amour extraconjugal est rarement partagée par les amantes de l'ombre. Elles expriment, en effet souvent, après les premiers émerveillements du « choc amoureux » (Alberoni, 1993) une souffrance morale qu'elles associent au refus de l'homme qu'elles aiment de quitter son épouse pour s'unir officiellement avec elles (Garcia, 2015).

La récurrence des perceptions diamétralement opposées que les hommes mariés et leurs maîtresses (qu'elles soient mariées ou non) ont de leurs relations (Garcia, 2012) conduit à s'interroger sur l'organisation genrée de ces liaisons clandestines « qui durent » plusieurs années. Comment les rapports sociaux de sexe travaillent les représentations, les pratiques et les discours des hommes et des femmes dans les configurations amoureuses qui s'élaborent aux marges des unions officielles ? Quels processus socio-historiques expliqueraient le « bonheur masculin », la « souffrance féminine » et surtout leur coordination ? Dans ce texte, je suivrais l'hypothèse que « satisfactions masculines » et « insatisfactions féminines » procèdent, partiellement du moins, d'une forme de « mépris des femmes » incorporé par les deux sexes qui trouve un terrain d'expression particulièrement fertile dans les liaisons clandestines. Dit autrement, les amours clandestines seraient fondées sur une misogynie implicite.

¹ Nous utilisons dans ce texte indifféremment les termes « maîtresse » ou « amante » - termes indigènes- sans leur associer une connotation particulière.

L'édition 2012 du *Petit Robert* (2012) définit la misogynie ainsi : « haine ou mépris des femmes ». Ce mépris imprègne profondément nos cultures : les femmes seraient « par nature » inférieures aux hommes et à la source du « mal » au sein de l'humanité. De l'explication de la déchéance humaine par la « faute » d'Ève aux arguments pseudo-scientifiques déconstruits par Catherine Vidal (Vidal, 2007) qui expliquent que les femmes auraient des capacités cérébrales différentes de celles des hommes « par nature », en passant par les représentations sociales des femmes soumises à des « humeurs » et des « affects » irrationnels, la misogynie, expression particulière du sexisme ordinaire, se répand dans les différents secteurs de la vie sociale (Devreux, Lamoureux, 2012) et l'amour n'y échappe pas.

Dans cet article, il s'agit alors d'examiner les interrelations entre les représentations de la féminité et le système de genre à l'intérieur de configurations amoureuses extraconjugales. Une première partie explicitera l'objet et la méthode de recherche. Une deuxième partie montrera comment le clivage socio-historiquement construit entre les femmes selon leur « vertu » structure les configurations amoureuses extraconjugales, les constituant en espace de production et de reproduction d'un système misogyne de normes.

I. Étudier les amours clandestines

I.1- L'extraconjugalité en question

Le multipartenariat, dans lequel prend place « l'infidélité » conjugale, n'est pas rare. L'enquête quantitative dirigée par Nathalie Bajos et Michel Bozon (12 364 personnes interrogées en 2006) (Bajos ; Bozon, 2008 : 223-224) montre en effet que 34% des hommes et 24% des femmes déclarent avoir vécu au moins une période de relations parallèles. La situation de non exclusivité sexuelle (même si elle ne renvoie pas toujours à l'infidélité conjugale : l'échangisme ou le multi-partenariat consenti au sein d'un couple constituent aussi des situations de non exclusivité sexuelle), bien qu'elle soit généralement de courte durée, est donc plutôt fréquente.

Mais de quoi parle-t-on quand il est question d'extraconjugalité et *a fortiori* « d'infidélité »? Tout d'abord, je voudrais souligner qu'ici le terme « extraconjugal » ne s'attache pas seulement à la situation de personnes mariées mais aussi de personnes en concubinage (cohabitant depuis plusieurs années). Un détour du côté du droit montre que l'existence d'une jurisprudence traitant du concubinage place les concubins dans des obligations l'un envers l'autre similaires (qu'ils soient pacsés ou non) aux personnes

mariées : « L'étude détaillée de la très abondante jurisprudence sur le concubinage, même non pacsé, montre bien que le maintien du logement, une certaine obligation de protection, une certaine loyauté, etc. sont maintenant au menu de tous les concubinages. La seule différence, en dehors de l'étendue qui reste non semblable, tient à la source : les obligations sont légales et prévisibles en matière de mariage ; elles restent jurisprudentielles et imprévisibles en matière de concubinage, au moins non pacsé. » (Hauser, 2005 : 26). Bien entendu, l'obligation de fidélité n'existe pas dans le concubinage, la notion juridique « d'adultère » est d'ailleurs – faut-il le rappeler ? – propre à l'institution maritale. Cependant, les rapprochements socio-juridiques entre concubinage et mariage, amorcés dès la fin de la Première Guerre mondiale², justifient la prise en compte des deux types d'union dans cette analyse. En outre, le mariage n'est plus l'acte fondateur de la famille : il a perdu une partie de sa force symbolique car l'institution matrimoniale n'est plus intériorisée comme une norme légitime et elle « devient une simple formalité à laquelle le couple se résout par commodité sociale » (Roussel, 1980 : 1029).

Par ailleurs, même dans le cadre du mariage, le terme « adultère » n'est pas univoque. Alors que l'on pourrait penser qu'il concerne uniquement la dérogation à la norme d'exclusivité sexuelle, il apparaît que la fidélité conjugale est autre chose puisque, comme le montre la sociologue Véronika Naguy, en s'appuyant sur les éléments de réponse dans la formulation du grief d'adultère dans 26 dossiers de « divorce pour faute », « le lien de l'époux et de sa maîtresse, ou de l'épouse et de son amant, est composé d'un alliage entre intimité physique et sentiment amoureux » (Naguy, 2005 : 77). Le non respect de l'exclusivité sexuelle ne couvre ainsi pas totalement la notion « d'infidélité conjugale ». « L'infidélité » dépasse en effet le rapport sexuel, elle engage des dimensions affectives.

Les configurations étudiées ici s'attachent ainsi au développement d'une relation affective durable et intense comprenant des rapports sexuels (rapports physiques entre des partenaires relevant de l'érotisme et pouvant conduire à des orgasmes) avec un-e partenaire de l'autre sexe non officiel-le et à l'insu du ou de la partenaire officiel-le dans le cadre d'unions hétérosexuelles stabilisées et fondées sur l'exigence d'exclusivité amoureuse et sexuelle³. L'affection dont il est question dans cette enquête est celle que l'on nomme

² Dans les années qui suivent la Première Guerre Mondiale, des aides furent accordées par l'État aux concubines de soldats au front, au même titre que celles accordées aux épouses (Cossart, 2004).

³ J'ai délibérément centré la recherche sur les unions hétérosexuelles car la prise en compte d'unions homosexuelles demanderait un travail à part entière sur la construction de la norme d'exclusivité dans ces couples.

« amour ». Dans mon l'enquête rapportée ici, seuls des individus se déclarant amoureux de leur partenaire caché ont été pris en compte. Or, l'amour n'est pas objectivable et ne connaît pas de définition transhistorique. Il est, comme toute notion sociale, définit, redéfinit, sujet à controverses et débats. Cela étant, une représentation dominante de ce sentiment s'est affirmée dans les société occidentales contemporaines depuis le XVIII^e, lui associant progressivement « couple », « engagement » et « amour ».

I.2- Définir une population « d'amoureux »

Alors que la séparation entre l'amour dans le mariage et l'amour hors du mariage a constitué jusqu'au XVII^e siècle l'un des nœuds stratégiques de la régulation des comportements sexuels (Flandrin, 1982), au cours du XVIII^e siècle un idéal de mariage valorisant une relation dyadique et autosuffisante entre partenaire reliée à une injonction à l'érotisme est progressivement devenue l'idéal d'union maritale. À partir du milieu du XVI^e siècle, la sexualité s'est alors transformée en une composante centrale d'un nouveau modèle conjugal.

La vénalité, notamment par le recours à la prostitution et les descendance de bâtards ont cessé d'être les signes de la noble virilité qu'ils représentaient au Moyen Âge. Les goûts en matière de sexualité ont évolué, en effet, vers une conciliation du sexe et de l'amour au fil d'un processus de promotion du mariage se traduisant par la marginalisation des prostituées et la valorisation des épouses : « Alors qu'à la Renaissance, on martèle qu'un homme ne doit traiter sa femme ni comme une servante, ni comme une putain (ou une concubine, maîtresse), mais comme une compagne, le nouvel état d'esprit qui s'installe au cours du XVII^e siècle fait disparaître ces comparaisons désobligeantes : *il va de soi qu'une épouse est une compagne.* » (Daumas, 2007, p. 40).

La définition dominante actuelle de l'amour pense ainsi le sexe comme une conséquence et une symbolisation du. Alors, dans les représentations légitimes de l'amour si le désir sexuel peut prévaloir dans un premier temps de la relation, il est quasiment impensable qu'il puisse en être le moteur durablement. En effet, dans « l'amour véritable » - dont Denis de Rougemont a donné une définition devenue une référence (Rougemont, 1972)- la passion laisse place à la raison, l'attraction irrésistible des corps s'efface au profit de valeurs « supérieures » : la famille, les projets communs, le soutien mutuel.

Notre modèle amoureux dominant conduit ainsi à donner une image des « amours clandestines » comme *forcément* superficielles car *forcément* avant tout sexuelles. Il n'en

reste pas moins que d'un point de vue sociologique, on ne peut nier que des individus qui disent aimer une personne « impossible » l'aiment vraiment (au sens où ce sentiment est réel pour elles), ni que des individus qui pensent qu'il est impossible de fonder un couple avec une personne qu'ils aiment, l'aiment vraiment ; ou encore que des personnes qui mentent à la personne qu'elles aiment, l'aiment vraiment. Les individus ne se conforment pas unanimement et de manière univoque aux normes amoureuses dominantes. Ces dernières peuvent, en outre être appropriées différemment selon les propriétés sociales individuelles ; selon qu'il s'agit d'une union officielle, occulte ou considérée comme « arrangée » (dans les mariages dits « arrangés » le sentiment amoureux est pensé comme étant « à construire » par les conjoints et non pas comme un point de départ de l'union). Aussi, j'ai pris le parti pour mener à bien l'exploration des liaisons clandestines de prendre au sérieux les déclarations d'amour des « infidèles » pour leur partenaire caché. Je n'ai pas sondé leur cœur, ni mis en corrélation leurs actes avec les représentations normatives de l'amour. Il s'agit de prendre en compte le fait que si les individus définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles aussi dans leurs conséquences (Thomas ; Swain Thomas, 1928).

I.3- Explorer les « amours cachées »

Les amours clandestines se déploient à l'intérieur d'un espace d'intimité à l'intérieur même de la vie privée constituée par le couple et la famille. Elles sont, par définition, secrètes, ce qui implique une difficulté pour rencontrer des personnes disposées à apporter leur témoignage. Charlotte Le Van l'avait déjà souligné en disant de son enquête sur l'infidélité qu'elle n'avait pas été « de tout repos » (Le Van, 2010 : 41). Nathalie Beltzer et Michel Bozon ont également noté dans leur analyse de la vie sexuelle après la rupture conjugale, que l'enregistrement des relations extraconjugales est difficile en raison notamment de leur clandestinité (Beltzer, Bozon, 2006 : 538).

On n'investigue donc pas les « jardins secrets » sans montrer sa propre capacité à garder un secret, à user prudemment des informations données, à accepter sans préjugé ou curiosité déplacée de voir et comprendre un aspect occulté de la vie des gens. Concrètement, cela a signifié dans cette recherche, de longues démarches d'approche (durant plusieurs mois, parfois plus d'une année) des personnes, de nouer des relations de confiance en amont et en aval des entretiens. J'ai contacté mes interviewé-e-s *via* mes réseaux personnels et par internet (en suivant des forum ou des blogs...). Ils sont âgés de 33 à 90 ans. Certaines femmes sont célibataires (elle ont été interviewées parce que j'ai interviewé leur amoureux

marié), les hommes sont tous mariés. Les personnes interviewées appartiennent aux catégories sociales intermédiaires et supérieures. L'absence de disparités socioéconomiques importantes au sein de la population d'enquête ne signifie pas obligatoirement que l'extraconjugalité durable soit l'apanage des ces catégories sociales. Il s'agit ici plutôt d'un effet de la construction du terrain. Par les réseaux de sociabilité, j'ai accédé prioritairement à des catégories sociales proches de la mienne. Par les forums et blogs internet, j'ai eu affaire à des individus qui non seulement sont familiers des modes de communication virtuels mais aussi qui sont investis dans une « écriture de soi » aisée et ordinaire. Or, les dispositions à « se raconter » par l'écriture sont inégalement réparties dans le monde social étant en correspondance avec le capital culturel et scolaire.

Les récits de vie sont construits selon les indications bien connues et largement explicitées de cette méthode en sociologie. Les limites de l'analyse autobiographique sont celles que de nombreux sociologues ont souligné (Bourdieu, 1986) avec un suivi des règles de confidentialité particulièrement important. Face aux difficultés d'enquête inhérentes à l'objet lui-même, j'ai réalisé une analyse de blogs sur internet pour enrichir mon matériau. J'ai traité un corpus de textes élaboré à partir de douze blogs durant deux ans : six blogs de femmes maîtresses célibataires d'hommes mariés ; quatre blogs de femmes mariées connaissant une relation amoureuse durable clandestine avec un homme marié et deux blogs d'hommes ayant une relation adultère durable (environ 300 billets pour chacun d'eux). L'ensemble de ces matériaux fonde les analyses présentées ici.

II. « Le clivage des femmes », au fondement de la misogynie amoureuse

II.1- La vertu des femmes garante de l'ordre de genre

Au début du XX^e siècle Sigmund Freud (1912) a conceptualisé sous le terme de « clivage », « un symptôme névrotique » masculin caractérisé par le rabaissement défensif des femmes dans la vie amoureuse de certains hommes. Aujourd'hui, les recherches intéressées par le genre montrent d'une part que tous les hommes -et pas seulement une minorité- sont concernés par ce clivage et que les femmes sont aussi travaillées par lui, quel que soit leur milieu social (Houel, 2014). Certaines incarnent des figures féminines socialement considérées comme positives à travers la « féminité mascarade » (paraître féminine) ou le maternalisme (dévouement à la maternité) ; d'autres symbolisent des figures connotées négativement : à travers la prostitution par exemple (Lemoine-Luccioni, 1976).

Mais, comme l'a montré l'anthropologue italienne Paola Tabet il existe un « continuum dans les formes de relations sexuelles entre homme et femme impliquant un échange économique-sexuel » (Tabet, 2005 : 9) qui ne permet pas aux femmes de s'inscrire individuellement de manière permanente et univoque du côté de la « vertu ». En effet, de la « prostitution » au mariage, les hommes et les femmes investissent la sexualité de manière asymétrique : « Paola Tabet montre comment la division sexuelle du travail et l'accès différencié des hommes et des femmes aux ressources concourent à l'utilisation par les femmes de la sexualité comme monnaie d'échange – la seule dont elles puissent effectivement disposer. Dès lors les relations sexuelles prennent un relief tout asymétrique, devenant à la fois symbole et verrou de l'inégalité des sexes » (Drouilleau, 2006). La psychologue Gail Pheterson a montré dans le même ordre d'idée, que toutes les femmes sont soumises à une menace symbolique permanente d'être stigmatisées comme « putains » analogue à la menace du viol (Pheterson, 2001). Il s'agit d'un processus multiséculaire de contrôle du corps et du comportement des femmes, inscrit dans les logiques de la domination masculine qui empêcherait implicitement les femmes d'accéder à l'autonomie sexuelle tout en les divisant en deux groupes adverses : les « putains » et les autres.

Ainsi, d'une manière générale, le groupe social « femmes » et les représentations qui lui sont liées sont clivés. Ce clivage produit chez les individus de sexe féminin⁴ des ambivalences générant des tensions intérieures renforcées par des discours médiatiques - notamment ceux de la presse féminine- qui enjoignent d'être à la fois une « bonne mère » et une « bonne professionnelle », attirante tout en se présentant comme respectable, sexuellement entreprenante tout en fondant un couple stable, par exemple. La tension individuelle (exprimée par un mal-être) générée par ce classement social des femmes selon leur vertu, (autrement dit, leur comportements sexuel et leur rapport à la maternité et à la conjugalité) est omniprésente dans les discours des maîtresses d'hommes mariés quel que soit le statut matrimonial de ces dernières. Certaines femmes témoignent ainsi de leur souffrance lorsqu'elles se définissent amèrement comme des « putes gratuites » : « *Pas de nouvelles pendant une ou deux semaines, rien de rien, puis tout à coup un sms me demandant si je suis libre telle soirée. Je me fais l'effet d'être une escort girl* (c'est plus joli comme nom que pute) » (propos sur le forum des « Maîtresses célibataires », mars 2012).

Sur les forums et les blogs qui donnent des conseils aux amantes d'hommes mariés « qui souffrent », l'idée que ces dernières s'offrent gratuitement à des hommes qui ne les

⁴ Le sexe est une catégorie socio-historiquement construite. L'usage de ce terme n'implique ici aucune vision naturaliste de la bi-catégorisation sexuée qui structure nos sociétés (Delphy, 2009).

« respectent » par est très présente. Comme le *leivmotiv* entendu par des générations de jeunes filles leur préconisant de se « préserver pour le mariage », les sites et la presse féminines n'ont de cesse de mettre en garde les femmes contre les abus des hommes mariés. Partout, on prévient les femmes : ne pas amorcer d'histoire avec un homme marié ; si on a cédé, ne pas la poursuivre et fuir ; avoir recours à l'aide d'un professionnel de la santé ou du bien-être mental (coach, psychologue, psychothérapeute) pour se faire aider si on ne parvient pas à mettre fin la relation seule.

Pourquoi ces mises en garde permanentes à l'adresse uniquement des femmes ? Pourquoi ne trouve-t-on nulle part dans les discours publics de préservation des hommes contre les abus émotionnels et sexuels des femmes mariées ? La réponse se trouve dans deux idées sur ces femmes largement partagées par elles et les entrepreneurs de morale (Becker, 1963) que sont les médias destinés spécifiquement aux femmes. D'une part, les femmes amoureuses d'un homme marié auraient un « problème » lié à leur enfance, autrement dit, elles souffriraient d'une sorte d'immaturité qui les jetterait dans les bras du « grand méchant loup » incarné par l'homme infidèle. D'autre part, ces femmes « immatures » ne mesureraient pas l'impact destructeur de leur comportement sur des familles et plus particulièrement, d'autres femmes : les épouses. Elles sont prévenues : si elles ne tiennent pas compte des ravages que leur « amour infantile » peut produire, il leur arrivera la même chose qu'aux épouses : elles seront tôt ou tard elles-mêmes trompées par l'homme qu'elles aiment.

« L'amoralité » des hommes infidèles se présente ainsi comme une « donnée intangible » et ce sont les femmes : maîtresses mais aussi épouses (auxquelles nombre de conseils sont proposés pour « garder leur mari » malgré ses infidélités) de garantir un certain ordre social - qui est en réalité un ordre de genre- en se préservant de la sexualité « débridée et abusive » des hommes en couple. Cette distribution sociale des rôles dans l'organisation de la sexualité n'est pas propre aux configurations étudiées : elles s'amorce et se structure précocement dans les socialisations, à l'intérieur notamment de notre institution scolaire où les filles incorporent les modèles de la « vertu » et l'importance de cette dernière pour mener une vie amoureuse heureuse (Albenga, Garcia, 2015).

Ainsi, que ce soit dans les entretiens ou sur les forums, la crainte de tenir un rôle de prostituée malgré soi auprès de l'homme aimé revient inlassablement et apparaît comme une source d'angoisse importante chez les femmes concernées. Par exemple, Une femme de 44 ans (architecte, un enfant, en couple avec son conjoint depuis l'âge de 16 ans, a une relation extraconjugale depuis trois ans et demi avec un ancien camarade de classe qui l'a retrouvé *via* les réseaux sociaux sur internet) me disait tristesse que si elle ne proposait pas

autre chose que des rendez-vous « pour coucher », ils ne feraient que ça. Elle expliquait qu'il était important pour elle que son amant ne la voit pas que pour avoir des rapports sexuels. Cette interviewée disait qu'avant d'accepter d'avoir un rapport sexuel avec l'homme devenu son amant, elle s'était assurée qu'il ne la prenait pas « pour une pute ». Pour tester la moralité de son amant, elle l'avait mis à l'épreuve en l'invitant plusieurs fois dans sa résidence secondaire, seul à seul, sans avoir de contacts charnels. Une fois rassurée sur le fait qu'il ne la fréquentait pas pour « s'amuser », elle s'est autorisée à avoir des relations sexuelles avec lui. Le « stigmate de la putain » qui pèse sur les maîtresses est, en outre, renforcé par les représentations que les hommes avec lesquels elles entretiennent une liaison ont de la sexualité de ces femmes.

II.2- Des « femmes qui aiment le sexe » et des hommes qui les aiment « modérément »

Charles, un homme de 54 ans, PDG, a quitté sa première épouse après 20 ans de mariage et deux enfants, à 38 ans, quand il considéré que sa vie conjugale n'était pas sexuellement satisfaisante et qu'il a commencé à avoir des liaisons avec des femmes contactées sur des sites de rencontre. Mais, souhaitant avoir une vie de couple stable, il a décidé quelques mois après son divorce de prendre pour compagne l'une de ses maîtresses qu'il décrit comme n'étant pas particulièrement active sexuellement mais cultivée et sportive ; parallèlement, il a « pris » une maîtresse qu'il trouvait plus intéressante sexuellement :

« La période de divorce était une période difficile et finalement je me rendais compte que j'avais besoin d'un cadre de vie normal. Alors, j'ai choisi elle, Agnès. C'était quasiment un choix par défaut. Je choisissais la moins pire. C'est dommage de le dire comme ça. Ce n'était pas celle avec qui la sexualité était la meilleure, c'était celle avec qui l'environnement social était le mieux. La mieux installée, un environnement familial et social développé et puis elle était sportive, comme moi. Alors j'ai choisi le côté sécuritaire. Tout cela a fait qu'après quatre ou cinq mois, le côté sexuel était devenu lourd. J'étais passé de trois femmes à une seule avec qui ça ne se passait pas bien. Alors j'ai repris contact avec Marta, une de mes anciennes maîtresses avec qui la sexualité était très bonne. Elle était célibataire, alors c'était pratique d'aller chez elle. Et avec elle, ça a duré trois ans et demi durant la première période. C'était hyper facile : on se voyait régulièrement, une à trois fois par semaine et de l'autre côté j'avais une stabilité personnelle. Donc, le fait d'avoir un endroit avec une relation

solide, normale satisfaisait le côté social et pour le côté sexuel, j'allais ailleurs » (Charles, été 2014).

Nous avons affaire, chez tous les enquêtés de sexe masculin, à une différenciation entre les appétits sexuels qu'ils attribuent à leurs maîtresses d'une part et à leur épouse d'autre part. Ils décrivent les premières comme très intéressées par le sexe et sexuellement disponibles alors que leurs épouses sont pensées comme sexuellement peu actives et peu intéressées par l'érotisme. Cette modalité d'expression du « clivage des femmes » rend l'amour pour la partenaire cachée particulièrement problématique. Alors, certains hommes disent s'efforcer de ne pas trop se laisser porter par les sentiments envers leur amante, une fois les premiers émois passés.

Cyril (40 ans, cadre supérieur, marié, deux enfants) est intéressant de ce point de vue. Après plusieurs aventures de durées variables (mais non exclusives), avec des femmes contactées sur un site de rencontres, il tombe amoureux de l'une de ses partenaires. Il se sent d'abord déstabilisé durant quelques mois. Puis, il se ressaisit et décide de tempérer ses sentiments envers cette maîtresse, mariée également, qui lui ravit le cœur et voudrait pouvoir passer à une relation officielle :

« Moi qui voulait tout contrôler, cadenasser mes envies et sentiments, cataloguer... J'ai l'impression d'en perdre doucement la maîtrise. J'ai heureusement toujours la tête hors de l'eau, bien que l'eau arrive doucement au niveau de mes narines... Véronique prend de plus de plus de place dans ma vie. Pas un jour ne passe sans que je pense à elle. Cependant, ce n'est pas non plus l'amour passion. Je n'ai pas envie non plus de tout plaquer pour aller vivre avec elle... Mais on décompte chaque fois les jours avant de se revoir.

On s'envoie des emails, SMS ou on se téléphone quasi tous les jours. Moi qui trouvait ça débile de se laisser "envahir" de cette façon, me voilà dans ce cercle. (...) Moi qui avait peur que ma comparse du moment tombe amoureuse, je me sens maintenant apaisé que Véronique ait des sentiments forts pour moi. Cela me donne l'impression qu'elle ne se détournera pas de moi, qu'elle ne me quittera pas (pour un autre). (...) La relation que je vis avec Véronique m'épanouit pleinement, effaçant mes frustrations affectives et sexuelles. Je pense avoir trouvé un certain équilibre. Je ne pourrai de toute façon pas me passer de cette aventure. Le tout est de rester prudent. On prend de plus en plus de risques. On doit garder le contrôle de notre relation, au risque de tout perdre, et de tomber de haut ». (Cyril, posté sur son blog en septembre 2014).

La défiance à l'égard des sentiments amoureux fait partie des apprentissages précoces des hommes socialement construits comme hétérosexuels⁵ et constitue un fondement de « l'identité masculine » (se sentir un homme et se présenter aux yeux des autres hommes comme un homme) (Holland, Eisenhart M., 1990 ; Martin 1996; Monnot, 2009 ; Simon, Eder, Evans, 1992). Dès leur entrée à l'école primaire, les filles et les garçons se différencient en effet nettement dans leurs manières d'appréhender, gérer et investir les émotions et réactions associées à l'amour.

Les jeux des premières mettent souvent en scène des sentiments amoureux, elles en parlent aussi entre elles, avec les adultes qui se chargent de leur éducation, elles y pensent. Les seconds, en revanche, ne montrent guère d'intérêt pour la question amoureuse, ils apprécient habituellement les jeux fondés sur l'*agôn* (culture de l'affrontement et de la compétition) et l'« humour agressif » qui consiste à parodier ou ridiculiser autrui (Groch, 1974), ils ne parlent que rarement d'amour avec leur entourage et plus ils grandissent moins ce thème est présent dans les conversations avec leurs pairs (Ruel, 2009). Toutefois, parfois, les petits garçons s'expriment sur l'amour. Mais leurs registres discursifs sont sensiblement différents de ceux de leurs homologues féminins. Alors que ces dernières favorisent les thématiques des émotions, de la romance ou de l'intimité ; eux évoquent la sexualité en usant de mots crus et des gros mots ainsi que l'indépendance (Thorne ; Luria, 1986). En somme, la « culture du sentiment » (Pasquier, 1999) ne fait pas partie de normes et valeurs que les hommes, quel que soit le milieu social, incorporent prioritairement. Les hommes apprennent et maintiennent au long de leur vie un désintérêt voire un dégoût relatif pour les choses sensibles de l'amour.

Dans les amours clandestines « longue durée », la défiance masculine envers leur propres sentiments est paroxysmique : les hommes s'efforcent de ne pas « trop aimer » leur maîtresse. Cette dernière incarne, en effet, la « putain », femme « méprisable », de « petite vertu » que l'on peut aimer « mais pas trop ». Précisons toutefois que la différenciation subjective que les hommes opèrent entre la personne⁶ qui est leur épouse et la personne qui est leur maîtresse est une appropriation individuelle du système de normes de genre et des

⁵ Du point de vue sociologique on ne naît ni hétérosexuel, ni homosexuel, on le devient. Plusieurs recherches se sont attachées aux biographies d'hommes se déclarant homosexuels. Elles tendent à montrer que l'on a affaire à des processus d'exclusion des groupes de pairs masculins qui conduisent les individus à se rapprocher des pairs féminins et à s'approprier, dans certains cas, certaines des dispositions typiques de la féminité. (Simon ; Gagnon 1967).

⁶ Ce terme désigne ici l'identité physique d'un individu telle qu'elle se donne à reconnaître comme personnelle dans une relation donnée.

rapports sociaux de sexe qui établit une hiérarchie entre les femmes selon leur rapport supposé à la sexualité, à la maternité et au couple. La norme misogyne qui trame les configurations amoureuses extraconjugales est le produit d'un processus socio-historique de construction du genre. La séparation sociale, symbolique, psychique des femmes est au principe de la relative légitimité de « l'infidélité masculine » et concourt à la fois au « bonheur des hommes » et au « souffrances des femmes » partie prenante de ces configurations amoureuses.

Conclusion

Les « doubles vies » sont fondées en partie sur le « clivage des femmes ». Il s'agit d'un système de valeurs qui classe ces dernières prioritairement selon leur rapport supposé à la sexualité. Des femmes maintenant régulièrement des relations sexuelles avec un homme excluant explicitement ou implicitement une union officielle avec elles sont, selon le système social de classement des femmes « rangées » du côté du « putains ». À l'intérieur de « couples adultères », les hommes amoureux de leur maîtresse insistent d'ailleurs souvent sur le respect qu'ils leur portent à cette « femme de l'ombre » comme pour se défendre de lui donner une place de « pute » dans leur vie. Par exemple, certains de ces hommes refusent d'avoir des relations sexuelles dans des hôtels avec leurs maîtresse en invoquant leur volonté de ne pas associer leur relation symboliquement à la prostitution ; beaucoup refusent de les désigner avec le terme « maîtresse », lui préférant celui « d'amante », moins péjoratif et connoté positivement.

Mais d'un côté les souffrances morales des maîtresses notamment en ce qui concerne leur « place » auprès de l'homme qu'elles aiment et d'un autre côté l'aisance des hommes concernés sont significatives d'une forme de misogynie omniprésente bien que niée dans les amours clandestines. Les deux sexes sont aux prises avec cette misogynie antinomique avec les sentiments amoureux qu'ils éprouvent l'un pour l'autre : les souffrances féminines procèdent de l'endossement involontaire du « stigmate de la putain » ; les bonheurs masculins s'expliquent partiellement du moins dans la congruence entre la séparation des « femmes de leur vie » et la séparation socio-symbolique « des femmes ».

Références

- Albenga V., Garcia M-C. 2015. « La violence: ¿Matriz de socialización en las escuelas secundarias en Francia », *Documentos de Trabajo de Sociología Aplicada*, Ediciones de la Universidad de Murcia, p.2-15. (<http://revistas.um.es/dtsa/issue/view/13631/showToc>)
- Alberoni F., 1993 [1979]. *Le choc amoureux*, Paris, Pocket.
- Bajos N., M. Bozon. 2008. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.
- Becker O. 1963. *Outsiders*, New York, Free Press Of Glencoe.
- Beltzer N., M. Bozon. 2006. « La vie sexuelle après une rupture conjugale. Les femmes et la contrainte de l'âge », *Population*, n°4 Vol. 61, p. 535-551.
- Bourdieu P. 1986. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.
- Cossart P. 2004. « Les juristes en réaction contre le désordre conjugal des masses : la "crise du mariage" en débat (1900-1940) », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 37, n° 74, p. 229-261.
- Daumas M. 2007, *Au bonheur des mâles. Adultère et cocuage à la Renaissance*, Paris, Armand Colin.
- Delphy C. 2009. *L'ennemi principal*, tome 2, « Penser le genre », Éditions Syllepse, Collection « Nouvelles Questions Féministes ».
- Devreux A-M, Lamoureux D. 2012. « Les antiféminismes : une nébuleuse aux manifestations tangibles. », *Cahiers du Genre*, n° 52, p. 7-22.
- Drouilleau F. 2006. « Paola Tabet, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2004, 207 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 22 | 2005, mis en ligne le 09 novembre 2006, consulté le 07 décembre 2015. URL : <http://clio.revues.org/1820>
- Févre L. 1944. *Autour d'Heptaméron. Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard.
- Flandrin J-L. 1982. « La vie sexuelle des gens mariés dans l'ancienne société », *Communications*, n°35, p. 102-115.
- Freud, S. 1912 [1969]. « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » in *La vie sexuelle* (78-91), Paris, Presses Universitaires de France
- Garcia M-C. 2012, « L'extraconjugalité durable », *Le genre au cœur et aux marges des institutions*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université Lumière-Lyon 2, p. 136-194.
- Garcia M-C. 2015. « Le genre de la souffrance amoureuse », *Pensée plurielle* vol.1 (n° 38), p. 123-141.
- Groch A. 1974. « Joking and appreciations of humor in nursery school children », *Child Development*, n° 45, p. 1098-1102.
- Hauser J. 2005. « La notion juridique de couple en question », *Informations sociales*, n°2, p. 16-27.
- Holland D., M. Eisenhart. 1990. *Educated in Romance: Women, Achievement, and College Culture*, Chicago, University of Chicago Press.
- Houel A. 2014. *Rivalités féminines au travail. L'influence de la relation mère-fille*, Paris,

Odile Jacob.

Knibiehler Y. 2002. *La sexualité et l'histoire*, Paris, Odile Jacob.

Lemoine-Luccioni E. 1976. *Partage des femmes*. Paris, Seuil.

Le Van C. 2010. *Les quatre visages de l'infidélité en France. Enquête sociologique*, Paris,

Martin K.A. 1996. *Puberty, Sexuality, and the Self : Boys and Girls at Adolescence*, New York, Routledge.

Monnot C. 2009. *Petites filles d'aujourd'hui. L'apprentissage de la féminité*, Paris, Édition Autrement, coll. Mutations.

Naguy V. 2005. « L'adultère, miroir du mariage Les trois niveaux du devoir de fidélité », *Informations sociales* n°2, p. 76-83.

Pasquier D. 1999. *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Pheterson G. 2001 [1996]. *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.

Rougemont (de) D. 1972 [1938], *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon.

Roussel L. 1980. « Mariages et divorces. Contribution à une analyse systématique des modèles matrimoniaux », *Population*, n°6, Ined, p. 1025-1040.

Ruel S. 2009. « Le sentiment amoureux chez les filles et les garçons entre 6 et 11 ans : son implication dans le mode de construction identitaire de genre », *Recherches en éducation*, n°7, p. 120-128.

Simon W., J. H. Gagnon. 1967. « Homosexuality: the Formulation of a Sociological Perspective », *Journal of Health and Social Behavior*, 8, 3, p. 177-185.

Simon R., D. Eder D., C. Evans. 1992. « The Development of Feeling Norms Underlying Romantic Love among Adolescent Females », *Social Psychology Quarterly*, 55, p. 29-46.

Tabet P., 2005, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, Coll. "Bibliothèque du féminisme".

Thomas W. I., D. Swain Thomas. 1928. *The Child in America : Behavior Problems and Programs*, New York, Alfred A. Knopf.

Thorne B., Z. Luria. 1986. « Sexuality and gender in children's daily worlds », *Social Problems*, 33, p. 176-190.

Vidal C. (2007). *Hommes, femmes : avons-nous le même cerveau ?*, Paris, Le Pommier.